

Georgiana BURBEA *

La métaphore de la guerre. Guerre à la métaphore

Metaphor of War: War on Metaphor

Abstract: The main objective of this paper is to describe the functioning of the current discourse about war metaphor, as a resource of knowledge about the world. This is done by reinterpreting the argumentative metaphor, at the same time explicative and persuasive, in order to be able to explain its argumentative dimension. From this perspective, we will question the connections between metaphor and argumentation, as we are not certain that we can really talk about a war metaphor in this crisis discourse or that this usage is in itself appropriate.

Keywords: metaphor, argumentation, argumentative metaphor, conceptual metaphor, crisis discourse, metaphorical effect.

1. Introduction

Alors que Covid-19 s’empare du monde, le discours récent, qui est certes un discours de crise, est inondé de la métaphore de la guerre, adoptée dans un premier temps dans le discours politique et vite transféré ensuite dans le discours media. Cette métaphore est censée décrire les défis auxquels les nations sont confrontées ou argumenter le besoin d’un appel à une mobilisation générale, fait sur lequel nous allons nous pencher plus tard. Après avoir remarqué l’utilisation répandue de cette métaphore de la guerre dans le discours contemporain, des questions sont vite apparues: comment analyser la métaphore dans le discours argumentatif? D’où vient l’argumentativité de la métaphore? Ces questions peuvent être abordées du point de vue de la théorie de la métaphore, ainsi que du point de vue de la théorie de l’argumentation.

Dans la théorie de la métaphore, la tradition dominante avant 1980 considérait la métaphore comme un dispositif poétique ou rhétorique, c’est-à-dire comme un moyen d’expression particulier ayant sur le destinataire un effet qui s’écarterait de l’usage du langage ordinaire et était considéré comme typique de types spécifiques de discours – la poésie, l’oratoire politique, etc., – nous allons développer cela dans la première partie de notre travail. Après 1980, lorsqu’un certain nombre de publications ont provoqué une

* Lecteur, PhD, Université « Transilvania » de Brasov, Romania; email: burbea.georgiana@unitbv.ro

révolution dans ce domaine d'étude, la métaphore est devenue un dispositif conceptuel, un outil pour penser une chose en termes d'autre chose, dans notre cas, la métaphore de la guerre peut être pensée à partir de la nécessité d'expliquer des situations complexes (pandémie-virus) à travers des « concrétisations simples » (la guerre). Cet outil était non seulement considéré comme omniprésent dans le langage, mais aussi fondamental pour notre pensée, dans la mesure où il permettait de traiter des phénomènes abstraits, complexes et moins bien compris en termes de phénomènes plus concrets, simples et mieux compris. Un grand nombre d'études ont montré à quel point la métaphore est importante pour comprendre, raisonner, imaginer et communiquer les mêmes schémas émergeant dans différentes langues, cultures et périodes dans des manifestations comparables, ce qui a apporté un nouveau souffle et en même temps a ouvert la voie à d'autres perspectives en mesure de rendre compte d'autres facettes de la métaphore.

2. Métaphore de la guerre

Il s'agit fort probablement de la métaphore la plus utilisée dans ce dernier temps, mais pas uniquement en discours politique (« Nous sommes en guerre » ; « Nous sommes en guerre contre le virus. Une guerre économique. » ; « Je suis président de guerre- un genre de guerre différent de celui que ne nous ayons jamais eu », etc.), mais aussi sur le Facebook, dans l'espace public: « chair à canon » (un plombier en Charente-Maritime, le 19 mars 2020 ; « Au front sans arme » (des soignants dans un couloir d'un hôpital, le 21 mars) ou encore le message de cette infirmière qui avait écrit sur une feuille A4, le 15 mars « Je suis un soldat qu'on envoie au front sans arme ». On voit se déployer dorénavant un entier champ lexical de la métaphore de la guerre: « lutte » ; « l'ennemi », « le soldat », « mobilisation générale », « combat », « en première ligne », etc.

Quant à la présence de cette métaphore dans le discours au cours de l'histoire, elle n'est pas l'invention de la modernité, elle est là depuis des siècles et parfois on y fait appel, dans différents contextes historiques, pour persuader, informer ou tout simplement séduire les destinataires, par différentes émotions véhiculées par l'utilisation de ce trope: on parle souvent de guerre économique, guerre contre le cancer, guerre contre le terrorisme, etc. « La métaphore de la guerre est omniprésente ; elle est liée à des émotions puissantes et à des valeurs sociales, étant utilisée largement dans les politiques qui font appel aux masses ». (Steinert 2003, 268).

Mais il faut ajouter que cette fois-ci on est en crise, l'humanité entière est en crise et les moments de crise sont traités en tant que moments marqués, chargés de significations, dès lors qu'on exprime à la fois la détermination d'agir par les actes et par les mots et la détermination de garder ou de rétablir les discours dominants. Il s'agit ici d'intégrer la

métaphore de la guerre dans le discours de crise sanitaire qui concerne à la fois le monde entier et chaque individu en partie. Ce qui a attiré notre attention, dès le début de cette crise, a été le fait qu'on a fait usage de cette métaphore -on verra dans quels buts- en référence à des personnes qui n'avaient pas vécu ce type de crise auparavant et nous pensons que cette période est une nouvelle ère avec beaucoup d'implications à tous les niveaux. Une crise sanitaire constitue un moment très significatif et nous considérons le moment de déclenchement, des annonces faites par les chefs d'Etats comme étant très chargé sémantiquement: un nouveau mode de persuader surgit. Il s'agit maintenant de persuader un monde entier, ce qui constitue un vrai défi, alors qu'il était difficile de trouver le juste moyen pour faire adhérer un petit groupe. Si au moment de la précédente crise (qui était d'origine économique), la perception n'avait pas une telle envergure, se montrant sans importance pour certains, pour les plus jeunes par exemple, et ceux qui n'y était pas intéressés, les choses se passent autrement avec la crise sanitaire, et on peut déjà commencer à se poser plus de questions sur ce qu'une crise signifie au niveau du discours. D'ailleurs, cette crise sanitaire a intrinsèquement des retombées dans d'autres domaines, y compris dans le domaine économique.

Le mot « guerre » par rapport à la réalité qu'on vit depuis déjà quelque temps est déjà partout, alors c'est avec légitimité qu'on se pose la question du but de cette métaphore et davantage de ses pouvoirs et de ses effets réels. Il s'agit de parler du contexte, car l'analyse du discours ne repose pas sur l'interprétation du texte, mais sur l'appréciation des effets de cette interprétation: le sens du discours dépend des destinataires et des circonstances de production.

La métaphore de la guerre est utilisée dans ce cas comme une procédure argumentative d'explication et de persuasion. Pour Charaudeau (2005), l'argumentation est une forme d'organisation du discours qui implique l'explicatif, le démonstratif et le persuasif: « J'ai défini depuis longtemps l'argumentation comme un mode d'organisation du discours (Charaudeau 1992), c'est-à-dire comme une attitude mentale qui consiste à décrire le pourquoi et le comment des phénomènes du monde, et qui s'accompagne donc de plusieurs limitations en ce qui concerne l'ordonnement des opérations linguistiques. » (Charaudeau 2005, 279)

Une de ces opérations linguistiques est la métaphore argumentative qui permet de structurer la connaissance d'un fait nouveau. Pour persuader par la métaphore, l'une des conditions nécessaires est la simplicité du décodage et le niveau affectif ou émotionnel impliqué. Selon Perelman (1997), le but de l'argumentation est d'augmenter l'adhésion du public et d'inciter à l'action, dans notre cas, à prendre des responsabilités et à suivre les consignes des dirigeants.

Tout au début de la crise, la métaphore de la guerre apparaît comme un moyen de cadrer la nouvelle situation, la guerre semblant être un domaine-source très efficace, mais il reste à voir comment les récepteurs en font l'expérience: pour certains d'entre eux, la guerre n'est qu'une expérience forte lointaine ou bien inexistante, médiée parfois par la cinématographie ou bien les livres, ce qui nous ramène à une définition de la guerre en quelque sorte mythique, dotée d'une puissance incantatoire. Pour d'autres, la guerre est une expérience vécue au moment présent ou dans le passé, ce qui constitue l'impossibilité même d'une « définition » s'agissant d'une expérience trop vive pour être définie et c'est aussi le cas de ceux qui vivent dans la maladie et qui sont dans la « guerre » d'une manière non-discursive. Nos réticences à l'égard de l'usage de cette métaphore précise concernent donc la compréhension incertaine et l'impossible implication émotionnelle de ceux qui font la réception de ces discours centrés sur la métaphore de guerre.

Ainsi que l'a montré Lakoff (1986), la métaphore a une existence culturelle et historique, elle est en partie conventionnelle, c'est pourquoi la métaphore créée sur la guerre pourrait ne pas fonctionner efficacement car elle n'est pas partagée par une couche très large de l'humanité. Néanmoins, on pourrait admettre qu'il s'agirait d'une métaphore conceptuelle, comme la définit l'auteur.

En tout cas, la métaphore de la guerre dans le contexte de la récente pandémie de Covid-19, a été utilisée de manières très différentes en termes de communication et de gestion de la crise. Certains représentants politiques ont parfois utilisé la métaphore de la guerre afin de montrer leur compassion, leur inquiétude et leur empathie envers le public et afin de promouvoir l'auto-efficacité et la résilience face à la pandémie ; ces buts peuvent être liés sans doute aux meilleures pratiques reconnues en matière de communication de crise.

Mais notre but n'est pas de dresser un état des lieux des usages et des effets, il s'agit plutôt de jeter un regard fugitif sur le trope lui-même, de réfléchir sur l'essence même de la métaphore et c'est pour cela que, dans ce qui suit, nous allons nous pencher sur le problème de la métaphore dans la rhétorique.

3. Regards croisés sur la métaphore

La métaphore est une catégorie ancienne dans l'étude du discours. Elle a été étudiée depuis Aristote et jusqu'à présent sous différents domaines et perspectives. On pourrait même dire que toute la théorie de la métaphore est, en quelque sorte, une paraphrase complexe des concepts aristotéliens. Les propres définitions d'Aristote, tant en *Poétique* qu'en *Rhétorique*, et certaines des reformulations et extensions successives (Le

Guern 1972 ; Lakoff 1986, Eco 1988) rendent compte de la complexité du concept et, dans de nombreux cas, ils admettent la difficulté de marquer des frontières précises entre métaphore et métonymie, ainsi que la difficulté de définir et de catégoriser des concepts tels que comparaison, synecdoque, catachrèse et syllepse, pour n'en nommer que quelques-uns.

Notre approche de la métaphore en laisse de côté la problématique évoquée et la fonction décorative, sans doute la plus étudiée mais qui ne relève pas du cas que nous avons en vue, va étudier la métaphore sous deux perspectives distinctes mais non exclusives: celle rhétorique et celle cognitiviste.

Du côté de la rhétorique, à partir d'Aristote, on trouve non seulement des définitions de la métaphore mais aussi des considérations sur les atouts de son maniement. Dans les œuvres d'Aristote, ces renvois sont présents à la fois dans la *Poétique*, où il est affirmé que l'utilisation de métaphores relève du talent, qu'elle est fréquente dans la conversation quotidienne et qu'elle doit donc être imitée dans la création poétique (Chap. XXIII, 1459), et dans la *Rhétorique*, où il est signalé de nouveau que la métaphore s'inscrit dans l'usage familier par lequel la construction de discours persuasifs apportera du naturel (livre III, 1404). Ce n'est pas un fait mineur qui en découle, puisque l'usage rhétorique de la métaphore depuis ses débuts au-delà du simple embellissement est vérifié, il existe une autre finalité du discours qui est, en principe, l'effet de plausibilité.

Les quatre formes de métaphore présentes dans la *Poétique* (1996) (déplacements du genre à l'espèce, de l'espèce au genre, de l'espèce à l'espèce ou par analogie) ont été reprises en *Rhétorique* (2007): de ces définitions surgit l'idée de la substitution et de la similitude.

Dans la vision ornementale de la rhétorique, la métaphore a été étudiée comme un artifice, une sorte de ruse, de la raison rhétorique inscrite dans l'originalité lexicale pour marquer l'éloignement si apprécié par la création littéraire. Néanmoins, d'un point de vue argumentatif, il est entendu que percevoir des analogies pour construire des métaphores, signifie avoir la capacité d'observer, de comprendre et de classer le monde. C'est ainsi qu'Aristote lui-même l'a compris dans sa *Rhétorique*, où il étudie la métaphore comme stratégie de persuasion. Dans le troisième livre (Aristote, III, 2) il est montré clairement que la chose habituelle dans la conversation est l'utilisation des métaphores, et puisque le discours rhétorique opère dans le plan de la chose doxique et de la chose probable, dont le locuteur doit choisir, car son talent pour créer des métaphores, c'est-à-dire pour établir des similitudes, captera l'attention du public et le persuadera. Quelques lignes plus loin (Aristote, III, 10) Aristote ajoute que les métaphores instruisent par rapport au terme métaphorique grâce à l'ingéniosité et au mot nouveau. Ainsi Aristote pointe un double effet de métaphore: celui du

naturel ou du vraisemblable, et celui de l'étonnement de l'esprit, généralement accompagné d'un apprentissage.

Finalement, dans le troisième livre également (Aristote, III, 10), la métaphore est perçue comme une voie d'instruction et le philosophe recommande pour cela qu'elle ne soit ni banale, ni obscure. De ces brèves considérations, on peut conclure qu'Aristote présente la métaphore comme une stratégie fondamentale de persuasion, mais aussi une stratégie connaissance du monde ; cela constitue le point de départ pour des études ultérieures, dont on n'en rappellera que quelques-unes.

Bien que les études de rhétorique argumentative soient reprises avec emballement pendant la seconde moitié du XXe siècle avec le courant de la néo-rhétorique à partir du *Traité de l'Argumentation* de Perelman et Olbrechts-Tyteca (1988) et de la *Sémantique de la métaphore et métonymie* (Le Guern, 1972) entre autres, ces études n'ont pas insisté sur la dimension argumentative inhérente de la métaphore. Il en va de même pour Ricœur (1975), pour qui la métaphore vive est une métaphore qui entraîne des tensions et des problèmes directement liés à sa signification. Il parle d'un « processus métaphorique », non pour le confronter ou remettre en cause ses contributions liées à la structure interne du langage, mais pour situer dans son domaine particulier, la légitimité de ses concepts, montrant que ce domaine n'épuise pas la fécondité de la langue en tant que telle, ni les questions qu'elle soulève. L'importance capitale de l'étude de l'argumentation développée par Ricœur consiste dans le déplacement qu'il entreprend de la sémantique de la lexie à la sémantique du discours. Sa critique a pour contrepartie la promotion de son herméneutique, entendue comme une méthode d'interprétation indispensable à la vie de la pensée, qui a son propre niveau de discours. Ce qui fonde cette herméneutique, c'est le fait que tout langage fonctionne discursivement, et la métaphore en est le révélateur précieux.

L'étude de la métaphore de Le Guern (1972), un œuvre, qui propose une analyse exhaustive et détaillée de la métonymie, de la synecdoque, de l'analogie, de la catachrèse et de la syllepse situe la métaphore au centre de l'argumentation persuasive en raison de son puissant potentiel connotatif et parce qu'elle a la capacité d'évoquer des images qui sont censées avoir des retombées sur le pathos plutôt que sur le logos. La métaphore, selon Le Guern (1972) suspend certaines significations pour concentrer sa force sur d'autres qu'elle laisse permises et qui sont souvent axiologiques d'où son efficacité persuasive incomparable à ses usages littéraires. « L'interprétation de la métaphore n'est possible que grâce à l'exclusion du sens propre, dont l'incompatibilité avec le contexte oriente le lecteur ou l'auditeur vers le processus particulier de l'abstraction métaphorique » (Le Guern 1972, 16). On peut remarquer que Le Guern ne remet pas en question cette conception de la métaphore en tant qu'espace où le sens figuré remplace le

sens propre, mais affaiblit d'une certaine manière cette conception classique et très répandue. Dans l'acte de communication, le destinataire est alors appelé à choisir entre les éléments saillants de la signification et de retenir ceux qui n'entrent pas en contradiction avec le contexte. De là découle l'importance des études sémantiques sur la métaphore, auxquels nous ferons référence dans la deuxième partie de notre travail.

Le Guern (1972), parle de l'existence de trois grands catégories de métaphores: informative, poétique et argumentative. Ces derniers visent à persuader et, selon l'auteur, ils le font principalement par la succession des métaphores qui y sont associées. « Les métaphores les plus appropriées pour persuader, celles qui provoquent le plus sûrement la réaction affective recherchée, sont les métaphores dynamiques, c'est-à-dire marquées par un mouvement qui les fait transformer. Au lieu de se cristalliser en allégorie et en symbole, en vertu de correspondances captées par l'intellect et destinées à susciter une appréciation d'un ordre esthétique, l'image dynamique conduit, par le mouvement qu'elle engendre elle-même, à une autre image, à une chaîne d'images. . . » (Le Guern 1972, 85).

Pour Perelman (1997) la métaphore est une « analogie condensée », car c'est en partant de l'analogie que prennent naissance toutes les métaphores argumentatives possibles, par dérivation, en annulant simplement certaines propositions et en laissant d'autres actives. Il accepte certaines métaphores spécifiques telles que les ornementales, tout en concentrant son attention sur la procédure de base de l'analogie. Souvent la métaphore est lexicalisée ou fossilisée, cette usure entraînant une perte de la force argumentative de la métaphore. Au contraire, Perelman trouve assez intéressant le processus de catachrèse, puisque la naturalisation de ces expressions, qui les érige en base analogique, favorise l'efficacité de l'argumentation. Evidemment, il donne un rôle prépondérant à l'analogie ; en effet il montre que celle-ci s'emploie habituellement dans l'argumentation afin de clarifier un sujet, en expliquant un concept à travers un autre qui est plus familier pour l'auditoire. Une autre caractéristique qui rend l'analogie plus efficace est la « prolongation »: toute analogie pour autant qu'elle sera déployée et développée, sera plus solide et plus productive pour l'argumentation. Aussi Perelman met-il en avant qu'une analogie sélectionne ou rends actifs toujours dans sa structuration, certains aspects et en écarte ou en cache d'autres. Pour ce qui est de notre travail, le point de vue de Perelman pourrait être assez intéressant, car nous avons déjà évoqué le déploiement métaphorique qu'entraîne le mot « guerre » dans les discours contemporains.

Du côté cognitiviste, l'un des travaux fondamentaux sur la métaphore a été celui de Lakoff et Johnson (1986). La contribution centrale de la perspective cognitiviste a été de penser la métaphore comme faisant partie du système conceptuel, donc de notre façon de penser le monde à

partir de l'évidence de l'utilisation métaphorique dans notre vie quotidienne. Cette théorie est liée à la perspective des représentations sociales, issue de la psychologie sociale et transférée ensuite à des champs théoriques différents dans le domaine des sciences sociales. Le fait de la communication dans toute communauté suppose le partage de certaines croyances et d'une certaine « vision du monde », c'est-à-dire le partage de certaines représentations sociales. Ainsi que l'indiquent Lakoff et Johnson (1986), les pensées sont largement métaphoriques puisque les représentations sociales sous-jacentes sont fabriquées et transmises en fonction de la procédure métaphorique: « Nous avons vu que la métaphore imprègne notre système conceptuel normal. Il y a tellement de concepts, importants pour nous, qui sont abstraits ou pas clairement définis dans notre expérience (émotions, idées, temps, etc.), que nous devons les appréhender à travers d'autres concepts que nous comprenons plus clairement (orientations espace, objets, etc.). Ce besoin conduit à une définition métaphorique dans notre système conceptuel » (Lakoff et Johnson 1986, 156).

L'apport essentiel de cette approche est liée la critique qu'on fait par rapport à la substitution. Eco (1998) avertit pareillement que la métaphore ne change aucun élément par un autre, mais additionne en fait des connaissances. Ce que Lakoff et Johnson (1986) proposent, c'est de remplacer l'idée de substitution par celle de superposition de domaine. Ces domaines qui se projettent les uns sur les autres, se relient par des ressemblances qui existent au niveau de certains aspects. « Le domaine source » sera le domaine le plus familier, celui dont la métaphore est enlevée ; « le domaine objectif » sera celui de ce que nous voulons représenter à travers la métaphore. Evidemment la superposition est toujours sectorielle, sinon une identité parfaite enchaînera la destruction de la métaphore.

Un autre concept pertinent de cette théorie cognitive est la connaissance du monde par la métaphore. Les éléments les plus complexes et abstraits sont rendus concrets par l'esprit, à travers la procédure métaphorique, pour une meilleure compréhension du phénomène. A titre d'exemple, on peut expliquer la différence entre le texte et le discours, par la métaphore de la monnaie, car on comprend les deux notions abstraites comme les facettes complémentaires d'un même objet. C'est une procédure que nous pouvons exploiter lorsqu'il faut passer de l'abstrait au concret ; donc le processus métaphorique nous permet de connaître le monde, non seulement dans le sens de l'expliquer dans le langage et à travers le langage, mais aussi dans le sens de le structurer d'une manière originale.

Enfin, une autre idée fondamentale est la proposition d'une « métaphore conceptuelle », entendue comme métaphore de base de nature cognitive avec toutes ses manifestations verbales possibles engendrant la formation de différentes métaphores de second ordre. La métaphore

conceptuelle est systématique et jouit d'une certaine prééminence au sein d'une communauté linguistique puisqu'elle fait partie des représentations sociales partagées par cette communauté. Cela implique qu'une même « métaphore conceptuelle », qui est généralement posée comme un axiome tel que: « le temps, c'est de l'argent », peut s'exprimer de différentes manières pouvant varier selon le temps, la culture, le sociolecte, le chronolecte, etc.

Pour conclure, on peut déduire de ces regards croisés sur la métaphore, quelques correspondances d'importance: d'un côté l'idée d'analogie dans la construction des métaphores, de l'autre côté leur fonction explicative et leur force persuasive. Pour se rapprocher plus de cette deuxième idée, il convient de faire une incursion de la métaphore en tant que stratégie argumentative.

4. La métaphore dans la théorie de l'argumentation

Arrivés à ce point, lier la métaphore et l'argumentation nous semble pertinent. Vu les inconstances aux niveaux de ces deux concepts, métaphore et argumentation, on peut remarquer une certaine insuffisance des travaux systématiques dans le domaine de l'argumentation dans l'espace francophone. Cependant deux grandes approches semblent apparaître. Une première qui voit dans la métaphore un fait linguistique inédit, telle qu'elle a été perçue en rhétorique et en étant stylistique, équipé de certaines caractéristiques. Une deuxième qui réfute son autonomie catégorielle. Dans cette deuxième approche, plus récente, on rencontre deux visions - la sémantique interprétative qui voit dans la métaphore l'empreinte d'une voie de décryptage qui met en discussion l'argumentativité générale liée à l'énonciation (Rastier 1987) et une deuxième perspective, celle de la sémantique argumentative, selon laquelle la métaphore (comme tout le lexique, d'ailleurs) contient un certain capital sémantique, en mesure de provoquer des enchaînements argumentatifs. (Ducrot et Anscombe 1997). Nous pouvons observer, que les deux dimensions rendent compte du concept de l'argumentativité générale de la langue, jointe à des degrés variés de persuasion, en avantageant soit des éléments accolés au contexte, soit les chaînes argumentatives.

Pour rendre compte du statut de la métaphore dans l'argumentation, on doit considérer plusieurs constituants, tels que le pouvoir argumentatif de la métaphore-la possibilité de celle-ci d'argumenter par sa structure-, sa qualité argumentative (qui s'est avéré toujours versatile), ses manifestations discursives argumentatives extrêmement variées.

En ce qui concerne le potentiel argumentatif de la métaphore, nous pouvons nous poser certaines questions: est-ce que la métaphore de la guerre aurait-elle une puissance argumentative hors contexte, une puissance

inscrite dans sa structure? Ou bien ce potentiel argumentatif est donné par la situation d'énonciation? Il nous semble évident que ce pouvoir n'est pas inhérent à sa structure et qu'il dépendrait d'autres éléments qui ne tiennent pas de l'agencement interne de la métaphore. La métaphore dans ce cas précis ne serait qu'un simple support, bien que dans le discours nous l'utilisons, nous semble-t-il, en tant qu'argument.

Les références explicites à la fonction de la métaphore dressent également un tableau diversifié: certains auteurs allouent explicitement à la métaphore une certaine fonction argumentative (Perelman et Olbrechts-Tyteca 1988), tandis que d'autres ignorent une telle possibilité, mettant en avant sa fonction rhétorique ou persuasive qui sont des qualifications qui se chevauchent en partie. Il convient cependant de noter que la signification exacte du terme « argumentatif » est également un sujet de discussion. Mais cela ne constitue pas un sujet à débattre dans le cadre de ce travail; par ailleurs, cela a été le point de départ de l'ouvrage collectif qui vise à répondre à tous ces besoins et qui est censé combler certaines indécisions qui sembleraient avoir marqué cette partie de la théorie de l'argumentation (Bonhomme, Paillet et Wahl, 2017). C'est à partir de cet ouvrage qu'on expliquera d'une certaine manière la deuxième partie de notre titre, la guerre à la métaphore.

Dans la première partie, nous avons discuté la métaphore de guerre qui a attiré notre attention dans le contexte de la pandémie Covid-19. Il s'agirait d'une métaphore à visée argumentative utilisée dans différents types de discours; maintenant le moment est venu de se poser des questions sur l'effet métaphorique de la métaphore de guerre et sur l'existence même de la métaphore, ce qui traduirait la deuxième partie du titre du travail présent.

Beaucoup de linguistes puisent dans la conception aristotélicienne de la métaphore, telle qu'elle a été présentée auparavant, mais on ne peut pas éviter de se poser la question, évoquée déjà en 1979, par Tamba et Veyne: est-ce que la métaphore d'Aristote est celle telle qu'on la perçoit aujourd'hui? Le problème semble venir justement de la production de l'effet métaphorique qu'elle porte en soi, que personne ne semble prêt à expliquer. Notre point de départ se retrouve dans l'image qu'on a eue pendant la crise sanitaire, où tous les chefs d'Etat parlaient d'une guerre et en même temps on pouvait voir concrètement dans la rue l'armée censée à protéger la population.

Récemment on se propose un recadrage théorique sur l'argumentation métaphorique, avec un accent sur l'énonciation, ce dont l'analyse du discours ne peut pas s'en passer. Ainsi, Pierre Yves Raccah, tout comme François Nemo et Kohei Kida, se penchent sur le statut sémantique de la métaphore.

Dans l'article « *Métaphore, points de vue argumentatifs, construction du sens* », Raccah rompt radicalement avec la conception classique de la

métaphore, selon laquelle les métaphore mettrait en discussion, explicitement ou implicitement, le sens propre et le sens figuré, la métaphore étant le trope qui transformerait le premier pour obtenir le deuxième: « je montrerai d'abord, non pas qu'il n'existe pas d'effet métaphorique, mais que cette conception classique de l'effet métaphorique est grossièrement erronée » (2017, 82), car la recherche de l'effet métaphorique ne doit pas être recherchée en dehors de l'énonciation. On doit appliquer pour la métaphore les mêmes principes interprétatifs que pour les énoncés ordinaires. Pour ce qui est de l'argumentativité¹, de l'orientation des énoncés, Raccach se pose la question « de savoir s'il y a une analogie ou une ressemblance qui permet la métaphore, ou si au contraire, c'est « le succès » de la métaphore qui fonde l'analogie ou la ressemblance qui lui est associée » (2017, 82). Cette question pourrait être un point de vue intéressant pour notre étude ; en effet, il est sans doute raisonnable de savoir qui légitime cette analogie qui lie pandémie et guerre.

C'est pourquoi, on se penchera ensuite sur l'effet métaphorique qui nous ramènera vers l'argumentativité de cet énoncé « nous sommes en guerre ».

L'énoncé « le virus est l'ennemi » qui se situe à la base de cette guerre sanitaire ne peut pas être interprété métaphoriquement, car pour obtenir l'effet métaphorique il faudrait que le mot « l'ennemi » continue à renvoyer toujours au sens de conflictuel et de la nocivité (cf. au dictionnaire ATILF) envers une collectivité.

Si on s'en tient à la définition que Raccach donne sur la métaphore: « On parle de la métaphore lorsque le point de vue suggéré surprend d'une manière ou d'une autre ; quand il cesse de surprendre, le caractère métaphorique se perd » (2017, 86), on comprend facilement que l'effet métaphorique surgit de l'écart entre les points de vue accolés aux mots et le caractère totalement imprévisible des points de vue convenus dans le discours ; tout cela se passe en fonction des visées argumentatives sur le référant.

Ce qu'ajoute Raccach dans sa conclusion est révélateur, en parlant de l'association qui doit être dans le cas de la métaphore inattendue: « lorsqu'une telle association, au départ inattendue, se répète dans différents discours et devient, en quelque sorte, à la mode, l'effet métaphorique se perd » (2017, 95). Autrement dit, à force de répéter dans tout type de discours cette métaphore de la guerre, on n'affaiblit pas justement son effet métaphorique? Et si on affaiblit sa résistance, est-ce qu'on peut encore parler d'une métaphore? Et que peut-on encore dire sur la justification de cet énoncé dans le discours actuel de la pandémie? Nous pensons que cette métaphore de guerre a commencé à perdre cette qualité de métaphore au moment où elle est reprise et répétée dans tout type de discours. « Nous sommes en guerre » n'est qu'énoncé assertif qui ne justifie

pas du tout le déploiement métaphorique utilisé par la suite. D'ailleurs nous pouvons ajouter que le pouvoir persuasif de la métaphore ne peut pas être légitime sans le point de vue du récepteur, sinon on arrive à une sorte de démétaphorisation, selon Plantin (2017).

Cet effet métaphorique qui constitue même le noyau de la métaphore est très fugitif et sensible, il n'est pas contenu dans les mots de la langue, ni dans leur usage, mais seulement du « caractère inattendu ». Ce n'est pas la propriété sémantique spécifique intrinsèque qui donne des indications sur l'argumentativité de la métaphore, celle-ci repose plutôt sur des jugements intersubjectifs.

Si on a parlé de la métaphore de la guerre, on a pris en compte l'intenté à saisir, qui fournit sa conceptualisation, mais on ne peut pas écarter l'expérience du monde. On peut nier une métaphore, mais on ne peut pas nier son intenté. D'autres questions pourraient en découler: de quelle expérience de guerre on peut parler chez des gens, les jeunes surtout, pour lesquels la guerre n'est connue que par l'intermédiaire des médias? Ou c'est justement la guerre des jeux vidéo qui fonctionne paradoxalement comme une « réalité », comme une expérience du monde?

Certains auteurs reconsidèrent le statut traditionnel de la métaphore comme analogie (voir Nemo 2017), alors que d'autres pensent qu'il n'y ait pas de différences entre les emplois métaphoriques et ceux non-métaphoriques, par exemple la théorie des blocs sémantiques (Kida 2017).

4. Conclusion

Ce travail nous a permis par l'intermédiaire de la métaphore de guerre de faire une incursion dans la théorie de la métaphore, phénomène de langue, pensée, culture et communication, de dresser un état de lieu de la théorie en partant de la rhétorique, pour arriver à des nouvelles théories de l'argumentation qui par le biais des sémanticiens mettent en discussion le statut même de la métaphore.

Au cours du discours en langage naturel, tous les mots sont des « métaphores » dans le sens où ils n'ont pas de sens unique et prédéfini ; le sens est à saisir à chaque fois, et appelle une interprétation active. Alors, l'utilisation de la métaphore de guerre dans ce contexte de crise sanitaire semblerait être un couteau à double tranchant, car le pouvoir efface la responsabilité à la recherche de la responsabilité individuelle, de l'autre, en mettant en avant une réalité que les gens ne connaissent pas, alors le passage de l'abstrait vers le concret ne se soutient plus. On ne produit pas un nouveau monde de correspondance, mais nous considérerons que tous ces usages sont censés aller vers le pathos et non

vers le logos, vers une argumentation rationnelle, tant recherché par l'Occident.

Notes

¹ L'argumentativité de Ducrot en tant que trait inhérent du langage, attribuant à l'énoncé un aspect argumentatif, une orientation argumentative (voir Anscombe et Ducrot 1986).

References

- Aristote. 1996. *La poétique*. Traduit par Barbara Genez. Paris : Gallimard.
- _____. 2007. *La rhétorique*. Traduit par Pierre Chiron. Paris : Flammarion.
- Anscombe, Jean-Claude et Oswald Ducrot. 1986. « Informativité et argumentativité ». In *De la Métaphysique à la rhétorique*, sous la direction de Michel Meyer, 79-93. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.
- _____. 1997. *L'argumentation dans la langue*. Bruxelles : Pierre Mardaga.
- Charaudeau, Patrick. 2005. „Quand l'argumentation n'est que visée persuasive. L'exemple du discours politique”. In *Argumentation et communication dans les médias*, sous la direction de M. Burger et G. Martel, 23-43. Québec : Éditions Nota Bene.
- Lakoff, George et Mark Johnson. 1986. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Ed. de Minuit.
- Le Guern, Michel. 1972. *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris:Larousse.
- Perelman, Chaïm. 1997. *L'empire rhétorique:rhétorique et argumentation*. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin.
- Perelman, Chaïm et Lucie Olbrechts-Tyteca. 1988. *Traité de l'argumentation*, Bruxelles : Éd. de l'Université de Bruxelles.
- Plantin, Christian. 2017. “Contre les métaphores: Une approche par la réfutation de la métaphore argumentative”, Marc Bonhomme, Anne-Marie Paillet, Philippe Wahl, dirs, *Métaphore et argumentation*. coll. Au cœur des textes 33: 169-185. Louvain-la-Neuve : Academia/L'Harmattan.
- Raccah, Pierre-Yves. 2017. „Métaphore, points de vue argumentatifs, construction du sens”. In *Métaphore et argumentation*, sous la direction de Marc Bonhomme, Anne-Marie Paillet et Philippe Wahl, 79-97. Louvain-la-Neuve : Academia/L'Harmattan.
- Rastier, François. 1987. *La sémantique interprétative*. Deuxième édition. Paris: PUF.
- Ricœur, Paul.1975. *La métaphore vive*. Paris : Seuil.
- Steinert, Heinz. 2003. “The indispensable metaphor of war: On populist politics and the contradictions of the state's monopoly of force”. *Theoretical Criminology* 7(3): 265–291.
- Tamba-Mecz, Irene et Veyne, Paul.1979. „Metaphora et Comparaison selon Aristote”. *Revue des Etudes Grecques* 92:77-98.